

C'est ce qui faisait dire à de Combes, à propos de la culture des plantes potagères :

“ On laisse souvent perdre les premières graines mûres, quoiqu'il soit certain que ce sont d'ordinaire les mieux conditionnées, quand on est dans le temps de la maturité et que le pied est sain. ”

Cette réserve est bien à sa place. Il peut arriver en effet que les premières graines tombées proviennent de plantes malades ou desséchées par le soleil avant l'époque ordinaire de leur maturité, et, le cas échéant, il va sans dire qu'elles ne vaudraient rien.

Comme on l'a lu, nous rapportions que les maraîchers d'Abervilliers attachaient plus de prix aux graines de la tige principale des choux pommés qu'aux graines des autres parties; mais, s'agit-il de faire de bonne semence de choux de Bruxelles, c'est une autre affaire, vraisemblablement parce que dans le cas particulier, les petites pommes occupent non la tête de la plante, mais l'aisselle des feuilles latérales. Ce sont donc les rameaux qui partent de ces petites pommes, jets, spruyts, rosettes, comme vous voudrez les appeler, qui produisent les meilleures graines. Aussi les maraîchers expérimentés ont bien soin de couper la sommité du chou pour concentrer la sève sur les parties latérales.

Rien que d'après ce qui précède, vous voyez déjà que toutes les parties d'un porte-graines ne sont pas au même degré propres à fournir de la semence de qualité supérieure. Mais, s'il devait rester des doutes sur ce point, nous ne serions pas en peine de les dissiper.

Simple supposition. Nous avons sous la main une plante quelconque, plante des champs ou du potager, qui nous plaît par sa précocité. Nous demandons à la plante en question de la graine qui soit de nature à lui conserver cette précocité. C'est fort bien; mais, si nous prenons notre semence au hasard, sur toutes ses parties, au fur et à mesure qu'elle se produira, nous manquerons certainement notre but et amènerons tôt ou tard, quelquefois même très-promptement, une dégénérescence marquée. Nous devons donc, pour éviter cet inconvénient, nous attacher aux premières fleurs ouvertes, aux premiers fruits mûrs, et laisser de côté, sur le pied, les fleurs et les fruits tardifs. Si, au contraire, nous voulions maintenir une race tardive ou en créer une, nous devrions négliger les fleurs précoces et nous attacher aux dernières épanouies.

Ces soins, qui, au premier abord, semblent minutieux et presque puérils aux praticiens qui n'ont pas conscience de l'importance du sujet qui nous occupe, nous paraissent, à nous, de toute nécessité et d'une grande portée quant aux résultats. Dans la grande culture, comme dans la petite, nous avons intérêt à conserver rigoureusement les propriétés et les qualités de certaines plantes auxquelles nous tenons tout particulièrement. Or, pour les conserver, nous sommes tenus de prendre la graine ici plutôt que là, sur cette tige plutôt que sur cette branche, sur cette branche plutôt que sur ce rameau. Si nous nous moquons de la remarque ou du conseil, si nous prenons cette graine au hasard, à poignées pleines, si nous mélangeons la première et la dernière mûre, la petite et la grosse, nous n'aurons pas de régularité dans la prochaine récolte; les caractères du type ne se maintiendront pas partout d'une manière convenable, et nous mettrons

ainsi le pied sur la pente de la dégénérescence. Après cela, les choses continueront d'aller de mal en pis, et nous finirons par accuser de nos mécomptes le terrain, l'engrais, le froid, le chaud, le brouillard, et la lune même, qui figure plus souvent que de raison on pareilles affaires.— *Traité des graines* par P. JOIGNEAUX.

#### Fabrication des terreaux.

Voici les moyens ordinaires adoptés pour la fabrication des terreaux, terre mélangée de fumier décomposé, avec lesquels on fait des couches chaudes pour les jardins :

Pour ce qui est des écuries, on place, sous les bêtes à cornes, une épaisseur de deux à trois pouces de terre destinée à recevoir le purin, et en faisant usage de terre rien n'empêche d'y placer de la litière pour avoir du fumier. Au bout de quinze jours, il faut enlever cette terre qui a reçu assez de purin pour être convertie en terreau.

On agit de la même façon dans les bergeries, où la terre reste plus longtemps. Tous les quinze jours on enlève le fumier, mais non sans en laisser une légère couche, par dessus laquelle on répand encore de la terre qu'on enlève entièrement quinze jours après.

On peut employer le même procédé dans les cours de fermes. On place de la terre sous les tas de fumier et tout autour, car généralement, en sortant le fumier des écuries, on a l'habitude de mettre le bon en tas et de laisser autour le fumier qui est pailleux. Lorsque ce dernier a reçu le purin de la cour, environ un mois après, on le jette sur le tas, on laissant une petite couche de ce fumier qu'on mélange avec le terreau, et à l'automne on le répand sur les prairies: nous obtenons par ce moyen beaucoup de foin, puis les années suivantes de magnifiques récoltes en céréales.

En faisant usage de ces moyens, nous augmentons la quantité de nos fumiers, ce que nous ne devons jamais négliger, puisque les engrais nous font toujours défaut. D'un autre côté nous rendons nos écuries beaucoup plus salubres, plus saines, et nos bêtes à cornes n'éprouvent jamais de maladies aux pieds, et nos moutons sont exempts de piétin.

#### Choses et autres.

*Patates d'hiver.*—Un cultivateur de St-Salpieu, M. Ers Robillard, apportait, la semaine dernière, au bureau du *Monde*, des patates nouvelles qu'il vient de récolter. Le fait est assez rare dans notre pays pour le signaler.

M. Robillard a cultivé ces patates dans sa cave, qui est réchauffée et éclairée par un grand chassis d'une douzaine de pieds. Ce sont de belles patates qui sont généralement de la grosseur d'un œuf et quelques-unes sont plus grosses.

*Utilité des oiseaux insectivores.*—Nous lisons dans le *Journal de Rome*: “ Voici un fait curieux, démontrant avec la plus grande évidence combien il est utile de prendre des mesures sévères, afin de conserver les oiseaux insectivores qui rendent de si grands services à l'agriculture.

“ Le vaisseau *Tinterne-Abby* a quitté la Tamise, faisant route pour la Nouvelle-Zélande, avec une cargaison de 1,130 oiseaux, soit: merles, 100; rouges-gorges, 100; étourneaux, 100; linottes, 149; chardonnerets, 100; galinsinettes, 160; bruns, 170; perdrix, 110; moineaux, 150; lesquels, au terme de leur voyage, seront immédiatement rendus à la liberté.

“ Cet essai a été sollicité par les fermiers de la Nouvelle-Zélande, dont les récoltes sont presque chaque année détruites par les insectes et surtout par les chenilles. ”